

L'enchanteur

Il y a des écrivains qu'on découvre dans un éblouissement et qu'on aime une fois pour toutes (Proust, par exemple), et d'autres qu'on se sent préférer de plus en plus. Nabokov est de ceux-là, vous entraînant lentement dans ses subtilités, ses spirales, ses doubles fonds calculés. Le voici, ces temps-ci, en train de se révéler en même temps que l'histoire qu'il a traversée à sa manière, à son rythme. De 1899 à 1977, quel voyage ! La Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, les États-Unis, la Suisse, qui dit mieux ? Changement radical de monde, deux guerres, une révolution et, cas unique de virtuosité, transformation positive de langue. Destruction, transplantation, continuité, triomphe. Comment et pourquoi a-t-il survécu et vaincu ?

La réponse est d'abord dans un des plus beaux livres de souvenirs jamais écrits: *Autres rivages* (le titre anglais est plus percutant : *Speak, Memory*). Il faut en conseiller la lecture à tous ceux qui n'ont de Nabokov qu'une vision fragmentaire, trouble, exagérée à contresens par le coup de force de *Lolita*, désorientée par une personnalité hautement insaisissable et légère aux antipodes des engagements lourds de notre siècle champion de lourdeur. Puisque tout, en un sens, commence et finit dans la politique de façon à éviter la littérature, voyons Nabokov politique. Eh bien, qui a eu plus que lui raison ? Son père, libéral aimé, assassiné en exil, à Berlin, par des fascistes. Sa surprise de rencontrer, à Cambridge, des démocrates progressistes lui donnant sans cesse, par ignorance, des leçons de soviétisme (dans *Autres*

rivages, le personnage s'appelle Nesbit, mais on peut y reconnaître l'écho de son malentendu permanent, à New York, avec Edmund Wilson). Sa vie à Berlin, avec sa femme et son fils, alors que hurle, par les fenêtres ouvertes, la voix d'un dictateur « du Neandertal ». Sa solitude en France et en Amérique où, constamment, il va insister sur le fait que l'art ne peut s'expliquer que par l'art, quelles que soient les pressions sociales... Une vision singulière, une vie très singulière, répétant sans cesse l'importance du détail concret, de la sensation limitée et infinie, de la commotion nerveuse. Le secret ? L'enfance, maintenue envers et contre tout. N'est-il pas ahurissant d'entendre un écrivain parler du « charme de notre entente parfaite », à propos de son père ? Du « code secret des familles heureuses » lorsqu'il décrit sa complicité avec sa mère, hallucinations auditives ou cueillette de champignons ? De le contempler passionné par la naissance et le moindre geste de son jeune fils, comme s'il s'agissait d'un miracle improbable, celui de toute vie humaine ? Nous avons bien entendu l'habitude de chercher, dans l'existence d'un artiste, le plan névrotique ou traumatique, le manque, la blessure, causes de toute création. C'est la vulgate marxiste ou psychanalytique ou, plus simplement, collectiviste naturelle. Or Nabokov n'arrête pas de nous parler d'un noyau irradiant de joie, d'extase, de lévitation dans la perception privilégiée. Le jeu d'échecs, le tennis et les papillons sont inscrits sur son blason comme un défi à tout esprit de groupe. Partout, il a enregistré la même volonté d'aveuglement et de mort, le suicide volontaire de masse, la démission intellectuelle, la servitude revendiquée, le désir de ne pas savoir et de se tromper sur ses désirs. *La Vraie Vie de Sebastian Knight*, un de

ses chefs-d'œuvre, nous montre cette passion peu connue (que Don Quichotte a pourtant fait apparaître dans la conscience moderne) : l'effort constant pour ne pas arriver à la vérité. Ou encore, dans *Feu pâle* (satire subtile et féroce de renfermement universitaire qu'il a si bien connu) : la manie du commentaire inutile et de l'idéalisation maniérée. Un écrivain traverse tout cela comme sur une pointe d'épingle, grâce au presque rien aimanté, à la vibration constante qui lui permet de « voir plusieurs choses à la fois ». Ouvrir un livre de Nabokov, c'est être immédiatement assailli par des plaques mobiles de descriptions simultanées, des superpositions, des enveloppements rapides. La phrase va, s'interrompt, reprend, saute, la musique intelligente est partout (la perception littéraire se fait directement, ou non, dans la « moelle épinière »). « L'échiquier est un champ magnétique, un système de forces et d'abîmes, un firmament qui s'étoile. »

Être papillon ? Et réellement, pas en rêve ? C'est prendre parti pour l'éphémère, le souffle, la solitude aux lisières, là où le temps vous glisse à l'oreille, en douce, qu'il n'existe pas. « J'avoue ne pas croire au temps » (décidément, tous les grands écrivains du vingtième siècle auront dit la même chose). Naturellement, les échecs ou les papillons sont là comme emblèmes de l'art romanesque : complexité incessante des opérations, chasse du spécimen le plus rare possible de l'émotion. Ainsi, dans *La Défense Loujine* (récit d'un suicide par perte au jeu) : « La partie s'amorçait en douceur : on eût dit des violons jouant en sourdine. » Et la partie se joue, en réalité, entre l'écrivain et le lecteur, dans l'acte magique d'écrire. Exemple d'analyse littéraire directe

du style de Gogol : « Résumons-nous : l'histoire chemine ainsi : marmonnement, marmonnement, élan lyrique, marmonnement, élan lyrique, marmonnement, élan lyrique, marmonnement, apogée du fantastique, marmonnement, marmonnement, puis retour à ce chaos d'où tous étaient issus. A ce niveau extraordinaire de l'art, la littérature n'a bien entendu pas à se préoccuper de plaindre les opprimés ou de maudire les oppresseurs. Elle fait appel à ce puits secret de l'âme humaine où les ombres des autres mondes défilent comme les ombres de navires inconnus et silencieux. »

On sent cela, ou on ne le sent pas; on est capable, ou pas, de se servir de la « loupe » du temps qui fait surgir, comme à volonté, comme un coup de baguette, telle ou telle séquence précise et sans bords. Nabokov ne croit pas à la mémoire involontaire et passive, au contraire : il poursuit, il s'insinue, il attend, il guette, il abat soudain son filet. Sa conviction est que les phénomènes font beaucoup de grimaces pseudo-adultes pour cacher une merveille sous-jacente, visible seulement pour des yeux exercés. Le monde est simulation et dissimulation, mais en même trouée d'informations pour qui sait les prendre. Le temps est une série de fractions. L'espace ne demande qu'à se ramener à un spasme. A leur intersection, en éclairs, il y a comme un crépitement : le langage. Et, confidence, il y a un âge pour cette découverte : « Un garçonnet de dix ans connaît bien, connaît jusque dans le détail chacun de ses genoux - l'ampoule grattée jusqu'au sang, les raies blanches laissées par les ongles sur la peau hâlée, et toutes ces égratignures qui sont comme les signatures des grains de sable, du gravier et des brindilles pointues. »

Bien entendu, aurait pu dire Nabokov, *Lolita*, c'est moi. Il faut arriver sur *Lolita*, île principale de l'archipel Nabokov, par cercles concentriques, en passant aussi bien par l'extraordinaire esquisse de *L'Enchanteur* que par les éclairages voulus d'*Autres rivages*. La silhouette de la petite Colette, à Biarritz... Les Français devraient être fiers d'habiter le pays d'origine de la nymphe, cette prise spéciale de Nabokov et qui suffit à sa gloire; nymphe qui n'est pas du tout n'importe quelle petite fille, mais un lépidoptère poétique, démoniaque, fascinant et destructeur. D'ailleurs, *Lolita*, livre refusé par tous les éditeurs américains, à l'époque, n'a-t-il pas été publié pour la première fois à Paris ? En anglais ? Comme l'*Ulysse*, de Joyce, si longtemps interdit dans les pays anglo-saxons de pasteurisation dure ? Ah, Paris... la gracile Monique, près de la Madeleine... Nabokov parle quelque part de 1'« État policier du mythe sexuel », et *Lolita* en est la subversion endiablée. La très spéciale aventure d'Humbert Humbert (sans parler de l'hilarante postface) est un défi à l'esprit de pesanteur. La « loupe » romanesque, échiquier flottant, filet à pétales, est une mise en crise de toutes les dimensions adultes et communautaires, de toutes les géométries physiques trop épaisses, elle rend petit ce qui est grand, déploie les particules, c'est une swifteuse, Humbert Humbert est un nouveau Gulliver.

Où cela conduit-il ? À la féerie. Ultime fête baroque de *Ada, ou l'ardeur*. Nabokov sait qu'il a tout refusé de notre monde, et les merveilleux détails vibrants viennent à lui, maintenant, il peut se reposer à Montreux, après avoir « encaissé » l'Amérique (laquelle n'en est pas encore revenue). Le passé ? L'avenir ?

Papillons, papillons. Échec et mat. Dans son livre sur Eichmann, Hannah Arendt raconte cette anecdote bien étrange : « À Jérusalem, le jeune policier responsable du bien-être moral et psychologique d'Eichmann lui donna Lolita à lire pour se détendre. Deux jours plus tard Eichmann, visiblement indigné, le lui rendit : "*Das ist aber ein sehr unerfreuliches Buch* " - " Mais c'est un livre très malsain ", dit-il au policier. » Rien, par ailleurs, ne nous permet de penser que Heidegger ait lu Lolita avant de mourir.

Et maintenant ? Lolita va enfin, dit-on, paraître en Russie (dans la version russe de Nabokov, on l'espère), presque un siècle après la naissance de son auteur à Saint-Pétersbourg. Imaginons la scène, un soir : Madame et Monsieur Orthodoxie, au lit, ouvrant le livre. Musique : « Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta : le bout de la langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir, à trois, cogner contre les dents. Lo.Li. Ta. »

Philippe Sollers

La Guerre du Goût – « L'enchanteur », Folio, p. 313-318

